

# LES RENDEZ-VOUS DU 11 AU 17 MAI 1984

## LA SEMAINE DE LÉO FERRÉ

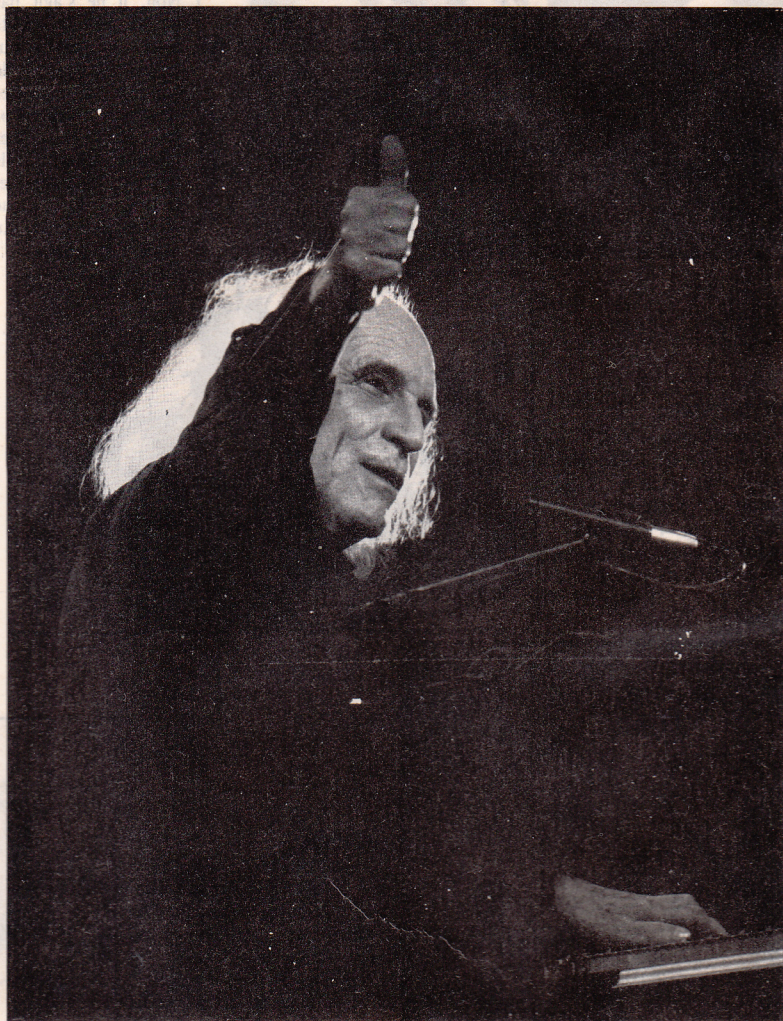
**U**n grand-père cocher de fiacre à Nice, une tante qui faisait des ravioli, une enfance prisonnière des Frères des écoles chrétiennes... et la musique. Sur son chemin, il y aura Piaf, Aragon et Elsa, les cabarets et les caves, des années pour apprivoiser la vie d'artiste... Aujourd'hui, Ferré dirige un orchestre, écrit les dialogues d'une pièce à Marseille, publie « l'Opéra du pauvre ». Les jours s'en vont, il demeure...

La crinière est devenue blanche, mais à soixante-sept ans, trois heures durant, Léo l'anar, le prophète, Léo la tendresse fait l'amour à son public. Il y a ceux qui savent déjà qu'à Ostende le casino était désert et qu'avec le temps, va, tout s'en va... ceux qui retrouvent au fil des mots leur adolescence et leurs peines, et puis, à la Maison des Arts de Créteil ce soir, des mômes qui découvrent que Jésus-Christ avait « une vraie gueule d'ananas »...

Il caresse son piano, chuchote l'amour fou, abandonne les micros pour hurler ses révoltes, appeler les chevaux de la mer du bout des doigts tremblants de fièvre. « Léo, merci, lui dit quelqu'un, tu nous aides à vivre. » Il chasse le compliment d'un mouvement d'épaule faussement bougon : « Ce n'est pas moi qui écris. Je suis dicté. Je suis le parleur d'un monde perdu... » ; et il part retrouver les oliviers de Toscane où il vit désormais.

Cet été, F.R. 3 lui consacre quatre heures. Mais, penché sur son piano, Ferré fredonne toujours : « Plus tard, un étranger, un maladroit, te parlera de mes succès... Un peu triste, toi qui sais, tu lui diras que je m'en fiche. Que je m'en fiche... »

NITA ROUSSEAU Stills



## FEMMES

« Femmes dans le couple », thème d'« Apostrophes », avec Françoise Dorin, Catherine Lamour... A. 2, 21 h 35. Vendredi 11.

**LE NOUVEL OBSERVATEUR.** — « Quand je vois un couple dans la rue, je change de trottoir », dites-vous dans votre tour de chant.

**LÉO FERRÉ.** — Hé oui... Un jour, quelqu'un m'a dit : et pourtant, toi, tu es marié. Je ne suis pas plus intelligent qu'un autre. Je ne suis pas plus fort non plus. Je ne suis pas plus fort que le Code Napoléon. Hélas, il n'y a que celui-là qui protège les enfants. C'est parce que j'ai eu des enfants que je me suis marié. Ce n'est pas très bien, mais qu'est-ce que vous voulez y faire ? Vous savez, moi je suis un des types les plus libres qui soient, puisque je suis un artiste qui vit de ce qu'il fait ; cela dit, quand j'arrive dans une ville, je

m'arrête au feu rouge. Pourquoi ? Parce que je respecte l'autre.

— Vous avez été l'homme de grandes... et de longues passions.

— Les femmes m'ont toujours possédé, et, un jour, je suis parti... La femme est un être irremplaçable, je le crois profondément. C'est la mer et la mère. Mais lorsqu'elle est remplaçable, il ne faut pas hésiter ! Seulement, moi je mets très longtemps. Vous savez, les hommes ont le complexe de l'abandon, que la femme n'a pas. Lorsqu'un homme se dit : je veux quitter cette femme, il réfléchit, il attend. La femme, non ; tout de suite. Pourquoi ? Je ne sais pas.

— Les féministes vous ont reproché d'être misogyne.

— Elles n'avaient pas compris... Le misogyne, c'est celui qui aime trop les femmes...

## MUSIQUE

Récital unique de Yehudi Menuhin. Cathédrale de Chartres. Vendredi 11.

— Petit, vous dirigiez des orchestres imaginaires. Récemment, vous en avez dirigé de véritables...

— Et la presse m'a assassiné ! Je viens de la variété, je n'ai pas à en sortir...

— Et ce solo de violon que vous avez écrit ?

— C'est bien, mais qui le joue ? Il est très bien interprété par le violon solo de l'orchestre de la R.A.I., mais je vou-

drais l'envoyer à un grand violoniste international. Comment faire ? Je ne connais personne.

— Envoyez-le à Menuhin.

— Je suis comme je suis. Je suis un con, mais je respecte la solitude civile, civique des gens. Lorsque j'ai écrit « Poètes, vos papiers », j'en avais fait écouter quelques poèmes à André Breton. Il était à la campagne chez moi. Je lui ai dit : « André, écoutez, je ne fais jamais ça, mais si vous pouviez me faire une préface... — Mais c'est fait, Léo, c'est fait », m'a répondu Breton. J'étais content ! Il est monté se coucher, dans une chambre toute tendue de rouge, il disait : « Je dors dans une cerise »... et il a lu mon manuscrit pendant la nuit. Au matin, il m'a dit : « Léo, en danger de mort, ne faites jamais paraître ce livre. » Oui... Exactement ! Je dois dire que j'ai été un peu méchant, je me suis vengé. J'ai fait une préface moi-même. J'y disais que l'écriture automatique ne donne pas le talent ; que les hommes qui pensent en rond ont les idées courbes. Cette préface est parue dans « Arts », où il écrivait parfois. Et je ne l'ai plus jamais revu. Lorsque mon livre est paru, j'ai reçu une lettre de Bachelard. Il habitait tout près de chez moi, à Saint-Germain-des-Prés. J'aurais dû aller le voir. Je n'y suis pas allé. Pas par timidité, non. Par respect du silence de l'autre.

## CHANTEURS

Récital de Serge Reggiani au centre culturel d'Athis-Mons. Vendredi 11.

— Je ne le connais pas. Vous savez, je crois que les chanteurs sont seuls. Sinon, ils ne pourraient pas chanter. Comment voulez-vous que quelqu'un écrive de la musique aujourd'hui après les fantastiques musiques des grands compositeurs, comment voulez-vous qu'il écrive s'il ne se dit pas en se levant : « Je suis le plus grand... » ?

— Vous avez connu Montand ; aujourd'hui, vous dites à son propos : « Le ridicule ne tue pas. Enfin, pas toujours. » Pourquoi ?

— Vous allez comprendre. J'ai connu Montand en 46, 47, chez Piaf. Un jour, plus tard, j'ai fait une chanson : « Paris canaille ». J'aurais bien aimé que quelqu'un en fasse un disque, surtout Montand. Je vais le voir ; il m'arrête après le premier couplet, prend un chapeau melon, un revolver et me dit : « Tu vois, j'ai déjà une chanson de gangsters. » Je suis parti... Cette anecdote, c'est pas méchant ; je la raconte depuis trente ans. En décembre dernier, je la raconte à nouveau dans une interview au « Matin ». J'étais au piano quand ma petite fille Manuela vient me chercher : « Monsieur Montand te demande. » Je vais au téléphone, tout content, et j'entends : « "Le Matin"... bla-bla-bla... Je ne t'en veux pas... bla-bla-bla... » J'essaie de lui parler, rien à faire. Et soudain, j'entends : « Et puis, Bedos et toi, vous êtes des fascistes rouges et des petits merdeux. » A quoi j'ai eu le temps de

répondre, avant qu'il raccroche : « Et toi, tu es un grand merdeux. » Voilà l'histoire exacte.

## PRISON

M comme Maton. Reportage sur les prisons. F.R. 3, 20 h 35. Vendredi 11.

— Un de vos albums s'appelle « la Violence et l'Ennui », couleurs, dites-vous, de notre temps.

— Et les gens ne le savent pas ! S'il y avait un moyen de parler en ce moment à tous les Français, où qu'ils soient, dans leur voiture, à l'usine, leur dire :

« Ecoute, écoute, tu sais ce que tu fais ? Tu vas dans la rue, tu te promènes. Pendant dix minutes. » Eh bien, je crois qu'ils le feraient. Ils ne se révoltent pas parce qu'ils ne savent pas qu'il faut se révolter. La révolution se fait dans la tête avant de se faire dans la rue. Quand je termine mon spectacle, je dis au revoir au public et je lui dis : « Si tu rentres chez toi, fais attention ; si tu as des pantoufles bien rangées, fous-les en l'air, parce que ça commence comme ça : les manies, les tics, la petite robe de chambre. » D'ailleurs, un jour, je me suis rendu compte que je mettais un pyjama, je l'ai balancé. Tu fais pas gaffe, tu t'embourgeoises, tu rétrécis ! Si je pouvais, un soir à 8 heures et demie, pendant deux heures, sur les trois chaînes en même temps, je leur parlerais. Je ne changerais pas la face

du monde, mais peut-être qu'ils seraient inquiétés par l'affection. Pourquoi les hommes politiques ne parlent-ils pas vraiment ? Pourquoi Mitterrand emploie-t-il des mots que l'on ne comprend pas ? Pourquoi ne dit-il pas : « Je suis là, mais la gauche n'a été au pouvoir que douze ans depuis 1789. Je ne peux pas tout changer. Je vais faire ce que je peux, avec tout mon cœur. » Dites-moi, pourquoi ?

## BATTEURS

Récital Bernard Lavilliers. Olympia. Mardi 15.

— Vous vous intéressez aux jeunes de la chanson ?

— Il ne faut pas parler des jeunes. Il faut parler des batteurs. Quand vous écoutez un jeune, vous entendez le bat-

teur. Et puis, dites-moi, vous comprenez ce qu'ils disent ?

— Vous avez la réputation d'être féroce...

— On vous a dit : « Tu vas le voir, il va te virer » ? Il y a vingt ans que j'essaie de détruire cette légende. On me prend pour quelqu'un qui met les gens à la porte... Et quand on me raconte le comportement de certaines vedettes ! Des pompiers m'ont dit d'une chanteuse connue : « Celle-là, Léo, elle peut brûler, on viendra pas éteindre ! » Ma violence à moi est dans le vocabulaire, les idées. Mais comme il n'y a pas beaucoup de gens comme moi, je suis devenu un type incroyable. Récemment, un Italien m'a dit : « Sei un simbolo » — tu es un symbole. C'est terrible, non ?

Propos recueillis par  
NITA ROUSSEAU